

*Ami tu t'engageras  
Pas à pas dans ce livre  
Pour le quitter plus tard  
Sans le quitter jamais  
La traversée t'aura laissé  
Un peu plus dense  
Un peu plus lucide  
Un peu plus inspiré  
Animé*

*D'une « exigence obscure de s'accomplir ;  
de ne pas laisser les choses retomber »*

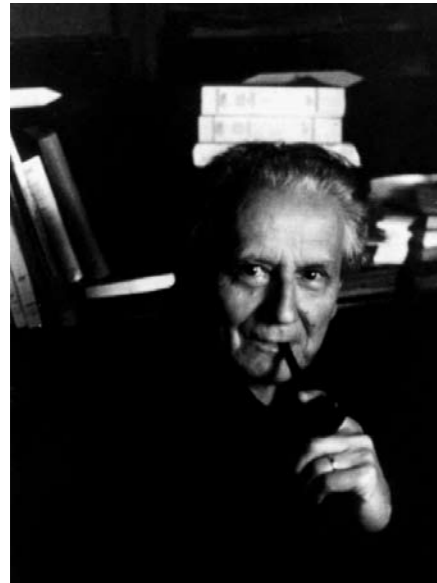
Andrée Chédid, *In Qui vive*, éd José Corti

## POUR JULIEN GRACQ

« Pour marquer les débuts d'Initiales, il y a dix ans, nous avons pensé à Julien Gracq. Parce qu'il aimait les libraires, il nous avait ouvert sa porte. Aujourd'hui qu'il n'est plus, nous avons souhaité rééditer ce dossier. Un hommage de libraires. Si l'on vous dit qu'il est le plus grand écrivain français, cela ne dit pas grand chose. Il ressort des témoignages des écrivains qui interviennent ici qu'il est le dernier romantique, le dernier surréaliste, l'aristocrate, le géographe, le virgilien, le plus moderne des classiques... bref, il ressort que... chacun cherche son Gracq, et le trouve ! C'est le fait d'une grande œuvre, que d'être suffisamment riche et multiple pour échapper aux définitions. Pussions-nous vous donner envie de la découvrir. »

**Alain Girard-Daudon**

## « C'ÉTAIT UN HOMME QU'UNE FICHE SIGNALÉTIQUE N'AURAIT PU DÉFINIR QUE COMME MOYEN EN TOUT. IL N'Y A EN EFFET RIEN DE COMMUN ENTRE



José Corti dans sa librairie © DR

► l'homme et l'œuvre; entre le Gracq réservé que l'on rencontre, le professeur froid - dont les élèves disent qu'il ne se déride jamais, mais fait d'excellents cours - et l'écrivain qui a miraculeusement peint les enchantements d'Argol, les féeries de la forêt des Ardennes, les magies de la mer des Syrtes ; qui nous a rendu sensible le poids écrasant du Destin, et qui est le vrai Gracq ; celui que l'on tiendra un jour pour l'un des deux plus grands écrivains de notre époque, l'autre étant René Char. Gracq n'est pas un homme de conversation de salon. Il est l'homme du tête-à-tête; celui qui cherche dans l'interlocuteur cette part de singulier, cette part d'humain qui peut l'intéresser. Cette curiosité, ce souci de connaître, exclut la dispersion. Dans un groupe, même dans un petit groupe constitué au hasard d'une réunion, Gracq

ne laisse pas deviner qu'il est Gracq. Il décevra même celui qui espère saisir dans sa conversation quelque chose de la poésie de son œuvre, qui attend que jaillisse enfin l'improvisation brillante où éclatera l'esprit, l'humour, le trait de *Liberté grande*. Il est tout à l'opposé de René Char. Peut-être pas tellement pourtant. »

JOSÉ CORTI,

*Souvenirs désordonnés*, Ed. Corti, 1983.

## « CETTE VOIX QUATÉE, SECRÈTE, QUI CHUCHOTE LA FIN DE SES PHRASES

► est celle de mon ancien professeur d'histoire au lycée Claude-Bernard, Julien Gracq. A cette époque, ses élèves ne connaissaient pas ce nom. Nous ne savions rien de lui. Sa réserve nous intimidait. Il avait le sourire trop rare, le regard trop froid. Nous pressentions un mystère. Ce mystère qui avait inquiété une classe de première, passionna d'un seul coup le monde littéraire et son public. Mais en

vain. Les chasseurs d'échos revinrent la carnaissière vide. Le Rivage des Syrtes se replongea dans le silence, et son étrange auteur dans la paix de sa solitude. »

JEAN-RENE HUGUENIN,

*Une autre jeunesse*, Ed. du Seuil, 1965.

### Questions...

#### À des amis écrivains, nous avons demandé :

- Avez-vous lu Gracq ? Quels souvenirs, quelles impressions en conservez-vous ?
- Comment le situez-vous dans le siècle ?
- Y a-t-il selon vous un après-Gracq ? Des écrivains, par lui influencés ? Vous peut-être ?
- Eventuellement l'avez-vous rencontré ?

Ils ont répondu à leur façon. Vous trouverez leurs réponses, toutes inédites, tout au long de ce dossier.

# LOUIS POIRIER, DIT JULIEN GRACQ LA FORME D'UNE VIE

► 1910. Naissance de Louis Poirier à Saint-Florent-le-Vieil (Maine-et-Loire). Enfance paisible, contemplative, malgré les grondements lointains de la guerre. Les premiers souvenirs de lecture sont des récits de bataille dans *L'Illustration*, puis à l'école communale, sa première et durable passion : Jules Verne. « ...Je ne m'en suis jamais détaché; je le relis encore dans l'édition en livre de poche que je possède... c'est à travers Jules Verne que la face de la Terre est venue à moi, sous la forme la plus stimulante, celle de la conquête pacifique. » (Entretien avec Jean Carrière, II, 1232.)

1921-1927. Louis Poirier entre en sixième au lycée Clemenceau à Nantes, où il restera interne toute sa scolarité. Arraché à la douceur familiale, à la quiétude de Saint-Florent, il découvre la ville, la médiocrité d'une vie d'internat. Premières douleurs, premiers pas hors de l'enfance. Ces années de formation constitueront la matière de plusieurs textes, et notamment de *La Forme d'une ville*. « J'ai davantage rêvé là, entre onze et dix-huit ans, que dans tout le reste de ma vie... » (*Lettrines 2.*). L'enfant travaille avec goût et succès, lit beaucoup, tout ce qui lui tombe sous la main : Dumas, Poe font ses premières délices, puis Nerval

dont la rencontre est déterminante, enfin Stendhal qui lui révèle ce que peut et doit être la littérature. « *Le Rouge et le Noir a été, beaucoup plus que le surréalisme, ma grande percée à travers le convenu, un convenu qui m'avait trouvé jusque-là parfaitement docile.* » (*Lettrines 2*, II, 326.). Adolescent à la curiosité toujours en éveil, Louis Poirier se passionne pour les échecs, le rugby, dont il aime les règles compliquées, et, malgré son peu d'aptitude pour la musique, découvre l'opéra, qu'il aimera toute sa vie.

1928. Pensionnaire en hypokhâgne au lycée Henri-IV, il rencontre, loin d'une province assoupie et conservatrice, la culture vivante, le monde du dandysme et des avant-gardes. Alain est son professeur de philosophie; il lit Gide, Valéry, Claudel, découvre le cinéma de Dreyer, Gance, Buñuel, et les opéras de Wagner.

1930. Il entre à l'École normale supérieure et choisit d'étudier la géographie. « ... voir un paysage d'une manière non pas impressionniste, mais je dirais plutôt cézannienne, dans ses masses, sa structure, son style de relief, son articulation. Je ne pense pas que mes livres l'aient oublié tout à fait. »

1931. Amitié et voyages avec Henri Queffélec : Vienne, Venise et la Bretagne, où il rencontre le nom d'Argol dont il se souviendra.

1932. Découverte du surréalisme à travers *Nadja* d'André Breton, et *La Femme cent têtes* de Max Ernst.

1934. Reçu à l'agrégation, il fait son service militaire en partie à Nantes, où il sera ensuite nommé professeur d'histoire.

### Philippe Sollers

9 août 1997

1. Gracq occupe une place à part dans le siècle. Il incarne le courant profond du romantisme français, à la fois visionnaire et savant, qui va du Goethe le plus aventureux à l'aventure surréaliste, en passant bien sûr par Chateaubriand. C'est un écrivain, par conséquent essentiellement aristocratique.
2. *Le Rivage des Syrtes* m'a enchanté à quatorze ou quinze ans. Pas relu, mais le rêve persiste.
3. Descendance à mon avis à peu près nulle, et c'est normal, puisque nous vivons une époque d'aplatissement petit-bourgeois sans précédent. Ce qui manque le plus aux écrivains actuels est le sens musical de la méditation, et surtout la connaissance historique (cette dernière très forte chez Gracq).
4. On a dû se voir cinq ou six fois, en effet, au début de *Tel Quel* (années soixante). Je revois son petit appartement impersonnel du VII<sup>e</sup> arrondissement. Je me souviens qu'au cours d'un dîner nous étions d'accord sur la tonalité particulièrement positive du surréalisme. J'ai toujours, avec des distances logiques, beaucoup admiré Breton.

(Dernier livre paru : *Un vrai roman : Mémoires*, Plon, 2007.)



« tout ce qui est biographie n'est important que si l'oeuvre l'admet au départ, si elle est consonante avec son expérience. Tout le reste est rejeté. »

(Entretien avec Michel Mitrani, in Julien Gracq, un siècle d'écrivains.)

► **1936.** Il milite activement aux côtés des communistes.

**1937.** Il entreprend, au cours de l'été, un roman qu'il achève en quelques mois. *Au château d'Argol*, refusé par la NRF, est accepté par le libraire éditeur José Corti l'année suivante. Louis Poirier s'est choisi un pseudonyme mi-antique, mi-stendhalien Julien Gracq. André Breton est l'un des premiers et rares lecteurs enthousiastes. Leur rencontre à Nantes en 1939 marque le début d'une amitié respectueuse, mais distante, car Gracq se tiendra toujours à l'écart des groupes, surréalistes comme communistes.

**1939-1941.**

La guerre conduit Gracq mobilisé en Moselle, dans les Flandres, puis en Hollande. Tous ces paysages observés de lisières, de brumes et d'attentes nourriront son imaginaire, et fourniront l'essentiel de sa thématique à venir.

**1941-1946.** Les années fertiles. En poste à l'université de Caen, Julien Gracq lit, écrit et marche beaucoup. Acheté par hasard en gare d'Angers, *Sur les falaises de marbre* d'Ernst Jünger lui procure une « haute émotion ». L'écrivain allemand, avec qui il se liera d'amitié après la guerre, sera pour lui une sorte d'alter ego, de frère en écriture.

**1945.** *Un beau ténébreux*, second roman entrepris pendant la guerre, paraît chez José Corti, et reçoit un accueil favorable.

**1946.** Il publie *Liberté grande*, expérience de prose poétique très marquée par le surréalisme.

**1947.** Nommé professeur au lycée Claude-Bernard à Paris, il y restera jusqu'à sa retraite, consacrant désormais tout son temps libre à l'écriture.

**1948.** Publication d'*André Breton*, quelques aspects de l'écrivain. « Plus qu'aucun de ses contemporains, il a contribué à remagnétiser le monde des idées. »

**1949.** *Le Roi Pêcheur*, première pièce publiée et jouée cette année-là, se

solde par un échec critique qui le laisse meurtri, et dont il se souviendra, l'année suivante, dans *La Littérature à l'estomac*, texte violent et décapant sur les mœurs littéraires.

**1951.** Parution du *Rivage des Syrtes*, qui reste son œuvre la plus célèbre, non seulement parce qu'elle est la plus ample et la plus achevée, mais aussi pour de mauvaises raisons : Julien Gracq refuse le prix Goncourt qui lui est décerné. Voici bien malgré lui sous les projecteurs de l'actualité un homme qui tient pour essentiels à sa vie créatrice l'écart et la solitude.

**1952-1958.** Traduction du *Penthesilée* de Kleist, à la demande de Jean-Louis Barrault. Rencontres avec Jünger, Breton, nombreux voyages et conférences. Gracq commence à remplir des cahiers de notes diverses qui constitueront la matière de recueils futurs. Publication en **1958** d'*Un balcon en forêt*, sa dernière œuvre proprement romanesque, autre récit de l'attente marqué par son expérience de la drôle de guerre, et sa découverte du paysage des Ardennes. « *Le calme était absolu - le silence et le froid au cœur pénétrant du petit jour donnaient à l'aube qui se levait une teinte bizarre de solennité : ce n'était pas le jour qui pénétrait la terre, mais plutôt une attente pure qui n'était pas de ce monde...* »

**1959-1970.** Années de rencontres et d'innombrables voyages. L'image de l'écrivain solitaire et reclus, voire sauvage, est fautive. Nul n'est moins sédentaire. Toujours à l'affût de nouveaux paysages, il n'a de cesse de parcourir la France et le monde, et d'écrire *Préférences* en **1961**, *Lettrines* en **1967**, *La Presqu'île* en **1970**.

**1971-1978.** Des conférences l'entraînent aux Etats-Unis, au Portugal, en Suède, témoignant de son audience grandissante. En **1972**, *Les Cahiers de l'Herne* lui consacrent un riche cahier. *Lettrines 2* paraît en **1974**, *Les Eaux étroites* en **1976**.

**1980-1996.** En **1980**, il assiste à Stuttgart aux quatre-vingt-cinq ans de son ami Ernst

Jünger, et publie *En lisant en écrivant*, son texte critique le plus élaboré, où apparaissent formalisés les principes d'une esthétique, mais aussi le mode d'être d'un écrivain exigeant.

En **1985** paraît *La Forme d'une ville*, un texte entièrement consacré à Nantes, avec laquelle Gracq a toujours entretenu des rapports complexes. Nantes, souvenir d'années grises qui furent aussi des années de découvertes, reste « sa » ville. C'est l'un des plus beaux textes qu'un auteur ait donné à une ville. En en faisant un succès de librairie, le public ne s'y est pas trompé.

**1988.** *Autour des sept collines*, promenades dans Rome d'un voyageur déçu, partage assez vivement la critique. « *Rome, un bric-à-brac somptueux de matériaux urbains dépareillés en instance d'assemblage ou de réemploi...* »

**1992.** *Carnets du grand chemin*.

En **1989**, Julien Gracq est l'un des rares écrivains publiés de son vivant dans la « Bibliothèque de la Pléiade ».

**2002.** *Entretiens*.

**2007.** Les romans sont au programme de l'Agrégation.

Victime d'un malaise, il est transporté à Angers, où il s'éteint le 22 décembre.

L'hommage en France est unanime.

**Epoque :** quaternaire récent.

**Lieu de naissance :** non précisé.

**Date de naissance :** inconnue.

**Nationalité :** frontalière.

**Parents :** éloignés.

**Etat civil :** célibataires.

**Enfants à charge :** néant.

**Profession :** sans.

**Activités :** en vacances.

**Situation militaire :** marginale.

**Moyens d'existence :** hypothétiques.

**Domicile :** n'habitent jamais chez eux.

**Résidences secondaires :** mer et forêt.

**Voiture :** modèle à propulsion secrète.

**Yacht :** gondole, ou canonnière.

**Sports pratiqués :** rêve éveillé, noctambulisme.

*Lettrines* (II, 153)



© Roland Allard / VU

## FICHE SIGNALÉTIQUE DES PERSONNAGES DE MES ROMANS

*Le plus bel aspect arborescent des rives de la Loire à Saint-Florent, je le découvre le long de l'île Batailleuse, en amont du Pont-de-Vallée : une grise et haute fourrure de saules, mousseuse et continue, doublée immédiatement en arrière par une muraille de peupliers. Le saule trempe aux eaux brumeuses et les marie aux berges aussi doucement que le petit gris bordant la peau nue; le peuplier en arrière déploie sa voilure haute, avec cet air noble et sourcilieux qu'il a de naviguer toujours par files d'escadre : l'arbre de l'eau et l'arbre de l'air s'apparient et se conjuguent sur cette lisière tendre - et le soir d'été qui embrume légèrement et qui lie cette gamme éteinte des verts fait de ce coude de la Loire, à s'y méprendre, un bord de fleuve de Marquet.*

Lettrines

Michel Chaillou

2 août 1997

A la question, comment se situe Julien Gracq dans le siècle ? Je répondrai à une des plus grandes places. Pourquoi ? Parce que dans ses livres la méditation accompagne toujours la rêverie. Parce que ses mots sont de grands faucheurs de solitude, la moisson a été faite, l'histoire proposée accomplie, mais l'essentiel reste toujours à contempler, en lisière de champ, sous un soleil fixe, impardonnable. Tu me demandes mes souvenirs de lecture ? De mémoire aujourd'hui, surtout *Le Rivage des Syrtes*, *Un balcon en forêt*, *La Littérature à l'estomac*, *La Presqu'île*... Quant aux influences ? Si, par influencer, on entend vouloir imiter, non... Mais toute œuvre qui vous touche vous éclaire, vous obscurcit, vous aide à trouver vos saisons intérieures. En ce sens, la somme de mes admirations concerne beaucoup d'œuvres et de littératures. Mes connivences avec Julien Gracq ? Je ne sais pas. La Loire peut-être, notre plus belle connivence. Je me crois plus faubourien, plus voyou. Le goût de la géographie ? Je l'ai toujours eu... Enfant je lisais les géographes sans trop les comprendre, de Martonne, les frères Reclus, etc. J'aime d'ailleurs ne pas trop comprendre, qu'il se produise comme un flottement, une inertie du sens entre les berges.

(Dernier livre paru : *La Tilleuleraie*, éd. de l'Écric 2007.)

# OUI, LA VIE C'EST COMME ÇA

PAR PATRICK MODIANO

**Il nous a paru important que Patrick Modiano soit présent dans ce dossier. L'hommage qui suit est extrait du recueil Qui vive. Si les choix d'écriture des deux écrivains diffèrent beaucoup, il y a chez l'un et chez l'autre une thématique commune de l'attente, un goût des frontières et des paysages de lisière, un climat d'« inquiétante étrangeté ». Certains titres de Modiano sont gracquiens. Le texte qui vient après celui-ci, extrait du somptueux prologue d'Un beau ténébreux, est une bonne illustration de ce que Modiano a pu aimer chez Gracq.**



Portrait de Gracq par Hans Bellmer

► Les livres de Julien Gracq sont des livres de chevet que l'on peut relire sans cesse en les ouvrant au hasard. Je sais d'expérience que dans les périodes de tristesse et de solitude la lecture de Gracq apporte un réconfort, un apaisement et une exaltation. [...]

Il a évoqué lui-même, au sujet de Tolstoï et de Nerval, « ce tendre ensoleillement intérieur » qui vous fait dire : « Oui, la vie c'est comme ça. » Avec Julien Gracq, j'éprouve le même sentiment. [...]

Nous avons chacun des raisons égoïstes de relire un écrivain : c'est qu'il exprime ce que nous éprouvons confusément. J'aime chez Gracq son attention profonde aux paysages et aux topographies, à ce qu'on peut appeler « l'esprit des lieux ». Je retrouve chez lui certaines sensations que j'ai ressenties sans être capable de les formuler et qu'il a fixées, lui, avec son doigté et sa sensibilité d'acupuncteur. [...]

Il décrit, à plusieurs reprises, ces zones mystérieuses où le tissu d'une ville se désagrège. « Le nom de Terrains vagues recouvre ici pour moi un désir en même temps qu'une image élue : la confusion qui embrume par places les lisières des villes en fait des espaces de rêve... » Qu'il s'agisse d'Hampstead Heath, de l'ancien plateau Beaubourg (« c'était le seul point de Paris sur lequel on voyait tomber en nappe unie le clair de lune, comme sur une clairière de forêt ») ou du Circo Massimo à Rome, je lui suis reconnaissant d'avoir si bien évoqué ce qu'il appelle les clairières urbaines, où, souvent, je me promène en rêve avec lui.

**PATRICK MODIANO**  
in Qui vive, Ed. Corti, 1989

*Il arrive que par certaines après-midi, closes et sombrées sous un ciel désespérément immobile – comme sous la maigre féerie des verrières d'un jardin d'hiver –, dépouillées de l'épiderme changeant que leur fait le soleil et qui tant bien que mal les appareille à la vie, le sentiment de la toute-puissance réserve des choses en moi, jusqu'à l'horreur. De même m'est-il arrivé de m'imaginer, la représentation finie, me glisser à minuit dans un théâtre vide, et surprendre de la salle obscure un décor pour la première fois refusant de se prêter au jeu. Des rues une nuit vides, un théâtre qu'on rouvre, une plage pour une saison abandonnée à la mer tissent d'aussi efficaces complots de silence, de bois et de pierre que cinq mille ans, et les secrets d'Égypte, pour déchaîner les sortilèges autours d'une tombe ouverte. Mains distraites, porteuse de clés, manieuses de bagues, mains expertes aux bonnes pesées qui font jouer les pierres tombales, déplacent le chaton qui rend invisible. Je deviens ce fantomatique voleur de momies lorsque, une brise légère soufflant de la mer et le bruit de la marée montante devenu soudain plus perceptible, le soleil enfin disparut derrière les brumes en cette après-midi du 8 octobre 19...*

*Un beau ténébreux (I, 100)*



© Roland Allard / VU

# LA RENCONTRE

## JEUDI 28/08/1997

### 15 HEURES

► Le voyageur qui va d'Angers à Nantes en TGV sait qu'on longe la Loire presque tout le temps. Là le fleuve est large et tranquille. Dans quelques dizaines de kilomètres l'océan l'attend. Le reflux des marées, le vent de l'Atlantique en sont des indices quotidiens. A mi-parcours, de l'autre côté du fleuve, baignant dans une lumière qui n'existe que là, sur une éminence d'où l'on découvre le plus beau panorama de la région, Saint-Florent-le-

Vieil, petit bourg charmant et assoupi que l'Histoire traversa, survit dans ses souvenirs. C'est là en effet, nous rappelle une plaque, que débuta le 12 mars 1793 l'épopée vendéenne de la « guerre des géants ». L'un de ces géants, Bonchamps, a son tombeau sculpté par David d'Angers dans l'église. Aragon, dans une ode célèbre, s'est enflammé pour ce royaliste magnanime qui épargna les prisonniers républicains.



► Un autre « géant » vit ici. Discret, réservé, il est venu vivre le bout de son âge dans la grande maison familiale aujourd'hui silencieuse, dans cette rue du Grenier-à-Sel qui fleure bon le passé, cette même rue qui le vit naître il y a quatre-vingt-sept ans. Le plus grand écrivain français vivant, dit-on. Mais cela nous ne voulions pas nous en souvenir, pour ne retenir que vivant. Ce n'est pas un monument que nous allions visiter, mais un homme dans son siècle.

« *La France, qui ne s'est jamais attribué tant de grands écrivains vivants, commence à se dispenser résolument en 1949 d'en prendre des nouvelles, je veux dire qu'elle n'a jamais acheté si peu de livres* », disait-il dans *La Littérature à l'estomac* (I, 520).

Nous sommes venus prendre des nouvelles de Julien Gracq.

Cet homme à la réputation d'inaccessible avait cependant bien voulu répondre à mon courrier avec une grande simplicité. « *Les efforts des vrais libraires pour défendre la littérature ne me laissent pas indifférent ...* ». Il me donnait son téléphone. Julien Gracq était à portée de fil ! Il se disait prêt à fournir des renseignements utiles à notre projet, mais excluait tout enregistrement de notre conversation, toute interview en fait, toute retranscription d'une parole qu'il ne maîtriserait pas. Tous les entretiens, souvent remarquables, avec Jean Carrière,

Jean Roudaut, par exemple, avaient été, ce que j'ignorais, réécrits par lui, remaniés, repensés pendant des semaines (l'écriture est un lent travail pour lui). Maintenant il n'avait plus envie. Tout n'avait-il pas été dit ? Il ne voyait nulle nécessité au soir de sa vie d'ajouter quoi que ce fût à un travail bien fait, à cette œuvre close composée d'une petite vingtaine de livres magiques. Et même si il écrivait toujours, il ne songeait plus à publier, se méfiant du livre en trop. Il me confierait à ce propos qu'il déplorait que son ami Jünger (à cent trois ans !) continue de publier un livre par an qui n'ajoutait rien à sa gloire.

« *Aucun écrivain, s'il écrit encore à cet âge, ne peut espérer maintenir toute la qualité de sa production à quatre-vingt-dix ans. Mais en peinture, Titien et Picasso - d'autres sans doute encore - y réussissent bel et bien. Aucun écrivain n'a de génie avant au moins la pleine adolescence. Mais, en musique, Mozart - d'autres encore sans doute - si. Ce qui tendrait (quant à moi, peu m'importe) à corroborer par la physiologie la hiérarchie des arts telle que la promulgue Hegel. Une contre-épreuve historique donnerait le même résultat : la littérature, de tous les arts, apparue la dernière. Et un jour sans doute, la première à s'éclipser.* » (*En lisant en écrivant II*, 660.). Les conditions de notre rencontre sont donc posées. Je ne sortirai pas de mon cartable ma liste de questions si longuement peaufinée, ni mon bloc-notes

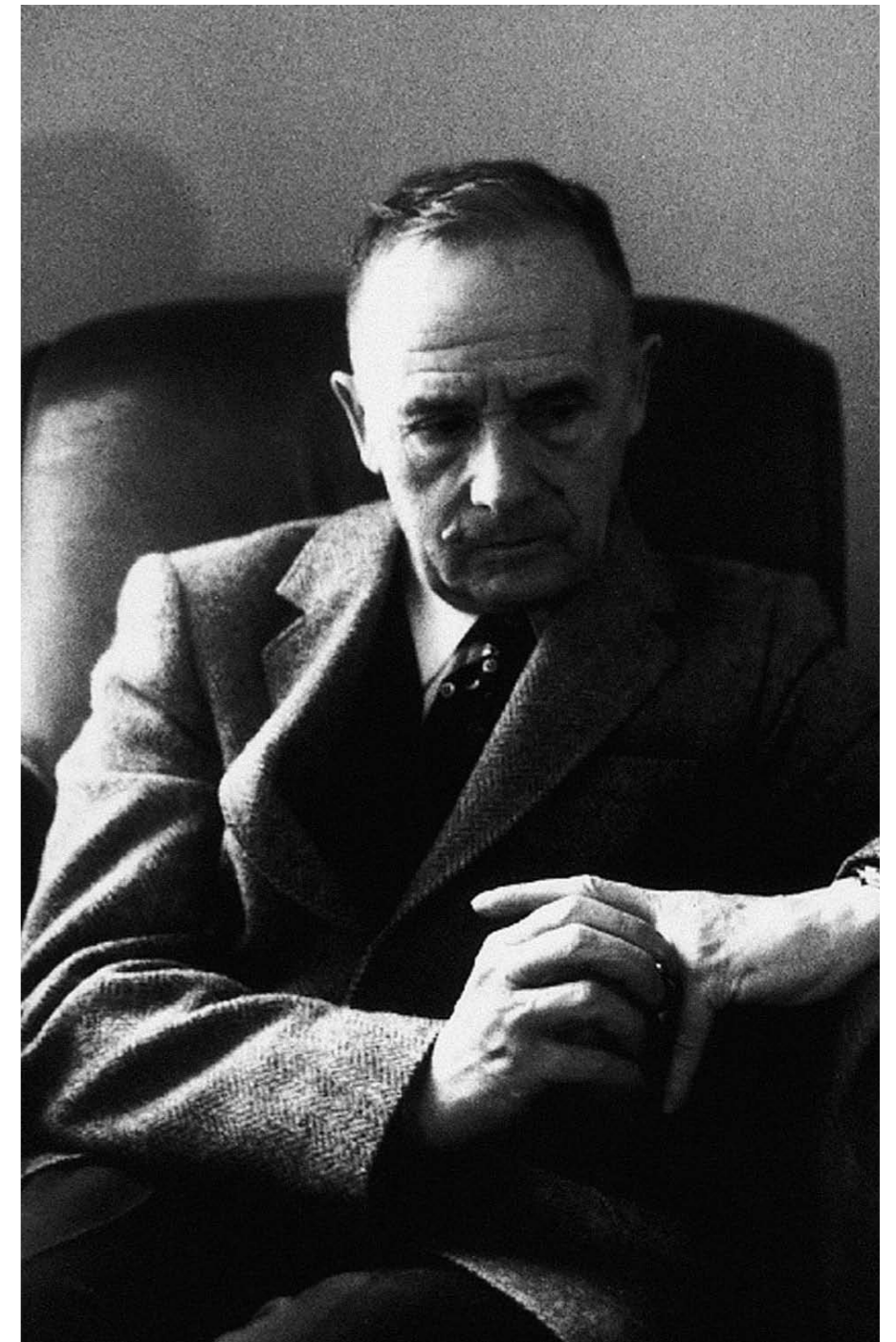
neuf acheté le matin même. Je ne sais pas comment cela se passera, j'écouterai chacune de ces paroles, je veillerai à éviter les silences en faisant rebondir la conversation comme je pourrai, et je goûterai chaque instant parce que chaque instant sera inespéré et unique.

A trois heures précises, j'étais devant la grande maison qui veille en sentinelle à la sortie du pont de Saint-Florent. Le temps de vérifier que tout était bien là tel que je l'avais lu : la Loire, l'île Batailleuse... Permanence des lieux. Au coup de sonnette, la porte s'est ouverte. J'ai monté l'escalier pour rejoindre le petit homme gris qui m'attendait en m'observant plus que je n'osais le faire. Un salon dans le couloir à gauche. Nous voilà assis face à face, lui dans un vieux fauteuil de cuir, que l'on voit sur des photos, moi sur une espèce de bergère, plus haut que lui. Je songe à ce que disait José Corti de lui : qu'il était « *l'homme du tête-à-tête* ». Pouvais-je rêver meilleure situation ?

Une chose m'a frappé en le regardant : avec l'âge, Julien Gracq ressemble à François Mitterrand. Le président, qui était un écrivain « rentré », aimait fréquenter la librairie Corti et les livres de Gracq. Celui-ci me dira dans la conversation qu'il le savait, mais il est visible qu'il n'en tire aucune vanité. Je songe à ce que disait encore José Corti de l'aspect « moyen » de Julien Gracq. Cela est vrai. Et son

intérieur l'est aussi. Je chercherai en vain, lorsqu'il me laissera seul un instant, des traces de... grandeur, un reflet du goût que je sais de cet homme. Il n'y en a pas. L'intérieur est semblable à celui d'innombrables maisons de province ou s'accumulent des bibelots, de vagues souvenirs qui ne parlent qu'à l'occupant des lieux. Et encore... L'intérieur est-il peut-être de peu d'intérêt pour son occupant même; il me vient à l'esprit qu'il est un homme « d'appareillage » et de départs, un homme d'extérieur. Ce ne sont pas les murs qu'il faut observer. La grandeur est ailleurs, elle est là enfermée dans ce petit homme, et dans ses écrits, et je sais qu'il pense que ce devrait être suffisant, et lui épargner les importuns... Oubliant que c'est à moi de poser les questions, et sans doute pour me mettre à l'aise, il m'interroge sur mon métier, et ses difficultés, s'informe de l'emplacement de ma librairie. Nous évoquons Nantes : son port d'où ne part plus aucun bateau, ses bras de rivières que l'on a recouverts, ses surréalistes oubliés : Jean Sarment, par exemple, compagnon de Jacques Vaché. N'a-t-il pas le sentiment que la ville, plutôt bourgeoise et frileuse, exagère son importance dans l'histoire du surréalisme ? Il défend sa ville d'adoption, me disant que c'est là qu'eut lieu la rencontre décisive entre Breton et Vaché.

J'ai discrètement commencé mon « interview ». A-t-il lui-même des souvenirs des librairies parisiennes qu'il fréquentait ? Il me dit qu'il allait souvent chez Gallimard boulevard Raspail, parfois à La Hune, mais qu'il n'avait jamais été bibliophile. D'ailleurs, contrairement à une idée reçue, il n'était pas opposé à ce que ses livres paraissent en « poche », si il avait le sentiment que cela augmente ses lecteurs, ce dont il n'était pas sûr. De la « Bibliothèque de la Pléiade », où il a fait son entrée de son vivant, ce qui suffirait au bonheur de bon nombre



© DR

## Richard Millet

26 août 1997

Il y a bien longtemps que je n'ai rouvert un livre de Gracq. Si je ne reviens pas à lui comme je le fais, régulièrement, pour Chateaubriand, Balzac, Proust ou Faulkner, c'est que je le crois de ces auteurs dont le magnétisme est indissociable du moment où on les découvre - pour moi l'adolescence (avec ce que l'adolescence peut projeter sur l'âge des héros gracquiens : une jeunesse non moins idéale que la beauté de ses héroïnes : Mona, Vanessa, Christel...).

J'ai donc aimé les nouvelles de *La Presqu'île*, *Le Roi Cophétua*, particulièrement, si emblématique de l'art gracquien (à quoi j'ai payé une sorte de tribut dans un texte de mon *Sentiment de la langue* intitulé « La musique de Nueil »); *Un balcon en forêt* (titre auquel celui de mon livre *Un balcon à Beyrouth* se veut une manière d'hommage, même s'il se double d'un hommage à celui qui fut, plus que Gracq, un de mes intercesseurs : *Un malade en forêt*, de Louis-René des Forêts); et bien sûr *Le Rivage des Syrtes*, dont l'importance me semble tenir à ce que ce livre rassemble les postures idéales du roman du XIX<sup>e</sup> siècle, dans ses draperies les plus merveilleuses comme dans tout ce qui s'est épuisé : on peut lire là quelque chose d'assez semblable à ce qui s'est joué en musique avec Mahler et Richard Strauss : l'ultime, le crépusculaire rayonnement du romantisme en plein XX<sup>e</sup> siècle.

Je ne connais pas de disciple de Gracq. Je ne connais non plus personne qui n'aime ou ne respecte cette œuvre : situation singulière entre unanimité et solitude.

Certains critiques m'ont dit proche de lui. Proximité où je ne me reconnais guère, sinon pour le phrasé, pour l'utilisation des pleins jeux de la phrase classique telle que Breton, Genet, Klossowski, Mandiargues, Leiris ou Claude Simon la maintiennent, comme corde la plus tendue du baroque, dirait Ponge.

Gracq a cessé d'écrire des romans. Je ne jouerai pas les romans contre les notes de *Lettrines* ou d'*En lisant en écrivant* (notons la formule rhétorique de ce titre) : l'abandon du roman m'intéresse, tout comme chez des Forêts, Blanchot, Klossowski. Qu'est-ce qui se tait, là, pour déboucher, chez Gracq, sur le fragmentaire et le mémoriel ? Moderne inquiétude, deuil d'une forme, ou bien accomplissement personnel d'un « sentiment géographique » de la langue ?

(Dernier livre paru : *Désenchantement de la littérature*, Gallimard, 2007.)

## Michel Tournier

29 août 1997

Julien Gracq est le plus grand écrivain français vivant. Il domine les lettres françaises depuis cinquante ans à un double titre. Il a porté l'art de la critique littéraire à un niveau encore jamais atteint. *Lettrines* et surtout *En lisant en écrivant* sont d'admirables leçons de lecture. Sa force d'analyse des œuvres, toujours lucide et souvent cruelle, se nourrit cependant d'un amour profond de la chose littéraire.

Mais c'est dans ses romans et ses notes de voyages qu'il donne toute sa mesure. On ne peut jamais oublier le professeur de géographie qu'il fut professionnellement. Mais quand le professeur Louis Poirier devient l'écrivain Julien Gracq, il s'impose comme le plus grand paysagiste que nous ayons. Sa perception d'une province, d'une région, d'une ville, d'un fleuve ou d'un massif montagneux est inégalable. Dans ses romans, le paysage n'est jamais un décor gratuit. Il influence profondément l'action, et c'est lui en vérité le principal personnage.

(Dernier livre paru : *Les vertes lectures*, Folio, Gallimard, 2007.)



► d'écrivains, il me dit sobrement que c'est une belle collection, mais qu'il est peut-être imprudent d'y accueillir des contemporains. Songe-t-il à lui ? Je n'ose le lui demander, préférant penser que ce fut une revanche, et pour lui, et pour le prestigieux éditeur qui avait « manqué » son premier manuscrit. Benjamin Fondane, alors lecteur chez Gallimard et pourtant très proche des surréalistes, avait en effet refusé *Au château d'Argol*. Pierre Assouline, dans sa biographie de Gaston Gallimard, raconte comment celui-ci désespérait de rattraper cette bévue. Julien Gracq a connu la « dynastie » Gallimard, et l'on sent chez lui un mélange de respect et d'admiration lorsqu'il évoque Gaston, celui qui en fut le grand seigneur; plus de circonspection lors qu'il s'agit de Claude, si mal à l'aise avec les écrivains. Je l'interroge sur ses lectures d'aujourd'hui. Il m'avoue qu'il ne lit plus guère de fictions, mais plutôt des essais. Cependant, il cite *La Grande Beune* de Pierre Michon, qu'il a apprécié, ainsi que les livres de Pierre Bergounioux, ou *Ostinato* que des Forêts lui a envoyé. Le souvenir d'un roman de Jean Echenoz lui a laissé une impression agréable, bien qu'il ait, chez ces écrivains des éditions de Minuit, le sentiment d'une technique un peu voyante. Claude Simon, par exemple, dont il a lu les principaux textes, lui paraît avoir trouvé une « formule » et s'y tenir. Pour lui cela manque de passion.

La passion, justement, c'est ce qui animait les surréalistes, auxquels Gracq est resté fidèle comme à une amitié de jeunesse. Je songe à la phrase d'André Breton « *Le surréalisme ne permet pas à ceux qui s'y adonnent de le délaïsser quand il leur pLaît.* » En entendant Gracq à plusieurs reprises évoquer Breton, je sens qu'il ne l'a pas « délaïssé ». Ainsi se souvient-il de lui qui, malgré d'incessants problèmes d'argent, achetait des tableaux que, dans les premiers temps, il posait au pied de son lit, pour pouvoir les toucher

au réveil, tant il aimait la peinture. Et de souligner que lui, Julien Gracq, n'avait jamais été amateur comme cela. Il y a pourtant, dans ce salon où nous sommes, trois petits tableaux, des craies, qui ont retenu mon attention. Non pas qu'elles soient exceptionnelles, nous en convenons, mais les paysages représentés, les rives un peu floues d'une rivière, me semblent appartenir à l'univers des *Eaux étroites*.

Breton encore, à propos de mai 68... Il se demande ce qu'il en aurait pensé, et ajoute qu'il n'aurait sans doute pas aimé cette insurrection devenue mouvement de masse, vulgarisée. Il se souvient que cette année-là, au lycée Claude-Bernard, certains de ses collègues lui avaient paru devenir fous. Je sens que Julien Gracq accepte mal le manque de maîtrise. Pourtant, il s'est un temps amusé d'observer son ancien élève Jean-Edern Hallier tellement à l'aise dans ce climat, et il me le raconte avec humour dépensant la fortune d'une riche héritière au service de causes lointaines auxquelles il était si bon de croire en ces temps-là. Plus tard, estimant avec raison qu'il devenait dangereux, il cesserait de voir Hallier. C'est à *Tel Quel* qu'il le rencontrait avec Jean-René Huguenin, autre ancien élève, dont il préfacera l'admirable *Côte sauvage*. Il y avait là aussi Sollers, dont il apprécie toujours le talent critique mais déplore le parcours sinueux. L'effervescence telquelienne l'a-t-elle intéressé ? Sans doute, mais il y voit la fin de la fiction. Les vrais maîtres à penser étaient Barthes, Foucault, Lacan et Mao. Ce crépuscule de la fiction, il le sent se préciser. Nous sommes entrés dans une ère du fragment qui convient mieux à notre époque, où l'image a pris le pas sur l'écriture. Lui-même admet que ses derniers livres sont composés de fragments.

Il ne se sent plus le goût de lire des œuvres trop longues. Ainsi après avoir entrepris de lire Musil, s'est-il arrêté en



© Roland Allard / VU

## Jean d'Ormesson

27 août 1997

Je mets Julien Gracq au tout premier rang des écrivains d'aujourd'hui. Le surréalisme a exercé sur lui une influence décisive et, comme Aragon, mais très différemment, il l'a dépassé sans jamais le renier. Je crois que le premier livre de Gracq que j'ai lu était *Un beau ténébreux* ou *Au château d'Argol*. *Le Rivages des Syrtes* est évidemment un des grands livres de notre temps, on en trouve des traces évidentes jusque dans *La Gloire de l'empire*.

Gracq occupe une place à part dans la littérature, d'abord à cause de son très grand talent - de romancier, mais aussi de critique : *En lisant en écrivant* - et aussi de son refus du tintamarre médiatique. Il n'y a pas beaucoup d'écrivains de notre temps qui méritent autant d'attention, d'estime et d'admiration.

(Dernier livre paru : *La vie ne suffit pas, oeuvres choisies*, Robert Laffont, 2007.)

cours de route. Relit-il encore ? Nerval surtout qui, semble-t-il, reste une source de découvertes, et Proust quelquefois, une ancienne énigme pour lui (« *je ne sais pas si j'aime ça* », avait-il dit), parce qu'on peut le lire par fragments.

Nous évoquerons encore Beckett, dont il aime le côté « clown irlandais », et quelques autres grandes figures. Sait-il qu'il a pour nous une place parmi ces grands de la littérature ? Rien ne montre

qu'il le sait, rien ne le trahit. « *C'est sur cette adhésion donnée dans le secret du cœur que se fonde la prise d'un écrivain sur son public, la « société secrète » qu'il a peu ou prou créée, sur laquelle il n'a que de très vagues indices, et qu'il ne dénombre jamais (heureusement).* C'est par elle seule qu'il est, s'il est quelque chose. C'est là toujours que reviennent s'agacer ses doutes, quand il s'interroge sur le plus ou moins fondé de l'idée

*singulière qui lui est venue d'écrire; il intéresse, ce n'est pas douteux, il a un public [...], mais là n'est pas la question; il y a un « tout ou rien » lancinant auquel il n'échappera pas : a-t-il été, ne fût-ce qu'une brève minute, un « dieu pour eux » pénétré, ne fût-ce qu'une fois, au cœur de la place, a-t-il provoqué cette sensation insolite, en effet, de « vent autour des tempes » où le cœur hésite, les a-t-il suspendus, un instant irrespirable, à ce*



► « *quite de l'éternité* » ? » (*La Littérature à l'estomac*, I, 526.)

Julien Gracq n'a jamais cherché le contact avec ses lecteurs. Il lui suffit qu'on le lise chacun à sa façon. Pour le reste, la solitude qu'il a voulue lui convient. Il se souvient cependant de courriers reçus de lecteurs italiens approuvant sa vision iconoclaste de la Rome moderne, alors que la critique s'était vivement partagée à ce sujet. La critique justement, n'eut-il pas avec elle des rendez-vous manqués qui l'ont agacé et lui ont donné envie de ne plus publier, de n'écrire que pour lui ? Il se dit convaincu, et il appuie sur ces mots, qu'on n'écrit jamais que pour soi.

On nous demande souvent à nous libraires par quel livre il faut commencer pour découvrir Gracq. L'occasion est trop belle pour ne pas le lui demander. Il me répond qu'il faudrait pour connaître un auteur le lire dans l'ordre chronologique, et donc commencer par *Au château d'Argol*. Mais, ajoute-t-il, lit-on tout un auteur ? Lui-même n'a pas lu tout Stendhal. *Armance* ne l'a jamais tenté. De Jünger, il n'a longtemps connu que *Sur les falaises de marbre*, et les lectures qui suivirent n'ont jamais suscité le même éblouissement..

Je voudrais m'adresser au géographe, au voyageur aussi, à l'homme qui marche encore au moins une heure par jour, par hygiène, dit-il, mais peut-être aussi parce que chez lui, la marche induisant l'écriture, cela lui permet de couvrir ses cahiers de quelques fragments qu'on ne verra jamais. Je lui demande si, contrairement au sentiment historique,

le sentiment géographique n'incite pas à la sérénité, car il y a après tout une permanence des lieux. Pas du tout. Il me fait comprendre la fausseté de ma question et j'en regretterais la naïveté s'il n'y avait son emportement, sa passion ranimée par le sujet. Non, il n'est pas que « *La forme d'une ville qui change plus vite, on le sait, que le cœur d'un mortel* ». La forme des paysages aussi. Il m'évoque l'île Batailleuse qui lui fait face, autrefois grouillante d'activités maintenant disparues, il m'évoque le retour de la friche et les potagers délaissés, toute une ingéniosité paysanne pour occuper les sols, abandonnée. Je lui demande s'il est inquiet ou intéressé. « Je suis intéressé », me répond-il. On le pressentait dans ses promenades romaines d'il y a quelques années : Julien Gracq a conservé l'éternelle jeunesse de l'irrespect, la curiosité, la vivacité d'un regard adolescent qu'aucune nostalgie ne vient encombrer. Il est, par le monde d'aujourd'hui, intéressé.

Quand je l'ai eu quitté, je me suis arrêté sur l'esplanade de l'église de Saint-Florent d'où l'on découvre un vaste panorama sur la Loire et ses îles, tout un morceau de France comme aimait en décrire un de ses premiers maîtres, Vidal de La Blache, dans son *Tableau géographique*. Et je me suis imaginé Julien Gracq montant souvent jusqu'ici, lui qui était né si près de ce mont Glaune, et en avait conçu, il aimait à le rappeler, pour cette raison peut-être, une habitude, un goût, une exigence à voir les choses de haut.

ALAIN GIRARD-DAUDON

Pierre Bergounioux

21 août 1997

Quiconque se mêle aujourd'hui d'écrire croise la route que Gracq a ouverte. C'est un camarade de classe qui m'a tendu, à dix-neuf ans, un petit livre dont le titre hautain et mystérieux faisait écho au nom à la fois savant et ostensiblement plébéien - un pseudonyme à l'évidence - de l'auteur Gracq. Voilà comment j'ai lu *Un balcon en forêt*. Ma plus intime façon de sentir, de voir, s'en est trouvée dans l'instant même changée.

Jamais auparavant personne n'avait rendu un compte aussi précis de l'expérience du monde qui a commencé au néolithique, lorsque l'homme a transformé l'espace, et qui s'achève aujourd'hui, où l'on voit la vie confluer vers les villes tandis que la campagne s'en retourne à la friche, au désert. Une sensibilité vive, une intelligence aiguë, distante, aristocratique (malgré l'allusion tribunicienne), une solide formation de géographe, tels sont les ressorts de l'œuvre qui a défini avec une exactitude merveilleuse le sentiment profus et confus, vieux, à peu près de deux mille ans, que nous avons du paysage.

Comment situer Gracq dans ce siècle ? Comme celui qui parachève l'exploration de l'univers classique, quasi virgilien, qui finissait quand nous avons commencé. Lui-même, consciemment, désigne ses prédécesseurs, Colette, Alain-Fournier, avec lesquels il partage les robustes convictions héritées de la « laïque », Chateaubriand dont il a préfacé les mémoires et, de manière plus diffuse, tous ceux qui, à quelque degré, ont eu le souci de savoir quels replis de leur cœur, quels penchants de leur âme, quels songes, quelle secrète part d'eux-mêmes ils avaient pris au monde où ils avaient tremblé, agi, espéré.

Les gens de ma génération doivent compter avec Gracq. Il a exprimé une des composantes fondamentales de l'expérience. Nous avons contracté une obligation. La tâche d'écrire s'en trouve compliquée. Mais c'est à ce prix que la littérature n'est pas entièrement dépourvue d'intérêt, que sont accessibles ces biens qui sont de l'esprit et qui, sans elle, demeureraient enfouis, seraient ignorés, perdus.

(Dernier livre paru : *L'empreinte*, Fata Morgana, 2007.)



© Robert Delhay

*Il y a eu pour moi Poe, quand j'avais douze ans - Stendhal, quand j'en avais quinze - Wagner, quand j'en avais dix-huit - Breton, quand j'en avais vingt-deux. Mes seuls véritables intercesseurs et éveilleurs.*

*Et auparavant, pinçant une à une toutes ces cordes du bec grêle de son épinette avant qu'elles ne résonnent sous le marteau du piano forte, il y a eu Jules Verne. Je le vénère, un peu filialement. Je supporte mal qu'on me dise du mal de lui. Ses défauts, son bâclage m'attendrissent. Je le vois toujours comme un bloc que le temps patine sans l'effriter. C'est mon primitif à moi. Et nul ne me donnera jamais honte de répéter que Les Aventures du capitaine Hatteras sont un chef-d'œuvre.*

Lettrines (II, 156)

Lettrines (II, 187)

Robert Sabatier

18 août 1997

Il y a longtemps que je n'ai lu Gracq. J'y reviendrai.

Mon souvenir : une foule d'impressions suscitées par chaque séquence d'une écriture inoubliable. Un maître du style et de la pensée. Pour la postérité de Gracq, je ne sais. Sans doute existe-t-elle, de manière éparse.

Après *La Littérature à l'estomac*, il n'est pas étonnant que Gracq ait refusé le Prix. Mais celui-là lui a valu des milliers de lecteurs supplémentaires.

Un soir, j'étais son voisin à un dîner chez Lise Deharme, et il me demande courtoisement :

« Avez-vous cette année de bons livres pour le prix Goncourt ? » Je ne fis pas allusion à son refus.

Depuis nous échangeons nos livres. Il faisait lui-même les paquets des siens et les portait à la poste. Un des hommes les plus délicieux et de qualité qui soit.

(Dernier livre paru : *Les trompettes guerrières*, Albin Michel, 2007.)

# LA FORTERESSE GRACQ

(EXTRAITS) PAR PATRICK DREVET  
13 SEPTEMBRE 1997

**Patrick Drevet nous a offert un très beau texte, que nous ne pouvions hélas publier dans son entier par manque de place. C'est avec son accord que nous en extrayons ces lignes. Souhaitons que l'intégralité soit publiée dans un recueil à venir.**

► C'est vers l'âge de seize ans, en explorant dans les rayons d'une librairie comme il m'arrivait souvent de le faire à l'époque, contraint aux choix les plus sûrs et les plus drastiques par la quantité limitée de mon argent de poche, que je suis tombé sur Julien Gracq, un auteur dont je n'avais jamais entendu parler, avec *Au château d'Argol*, je crois.

Ce fut le choc des moments qui comptent dans le cours d'une existence, à la suite de quoi le monde apparaît sous un autre jour, plus mystérieux et plus vaste. Je découvrais une langue. Je voyais les mots employés comme jamais je n'aurais cru possible qu'ils le fussent. Ils avaient un caractère serré qui comprimait le sens de chacun d'eux et donnait à leur enchaînement une densité dont je ne les aurais jamais soupçonnés capables. A presser ainsi leur carapace les uns contre les autres, ils rendaient des sonorités de crustacés grouillant dans une bourriche. Ils composaient une musique rauque de graviers et de branches, d'un tempo martelé de grégorien, dont le nom de l'auteur annonçait, il est vrai, la tessiture, présentait comme un échantillon : Julien Gracq

Plus que le récit, dont la continuité m'était refusée par les pages non massicotées propres aux volumes de chez José Corti, me subjuguèrent tout à la fois la singularité d'une écriture qui présentait presque l'aspect d'un dialecte et la possibilité que j'avais néanmoins non seulement de la comprendre, mais d'en ressentir toute la puissance suggestive.

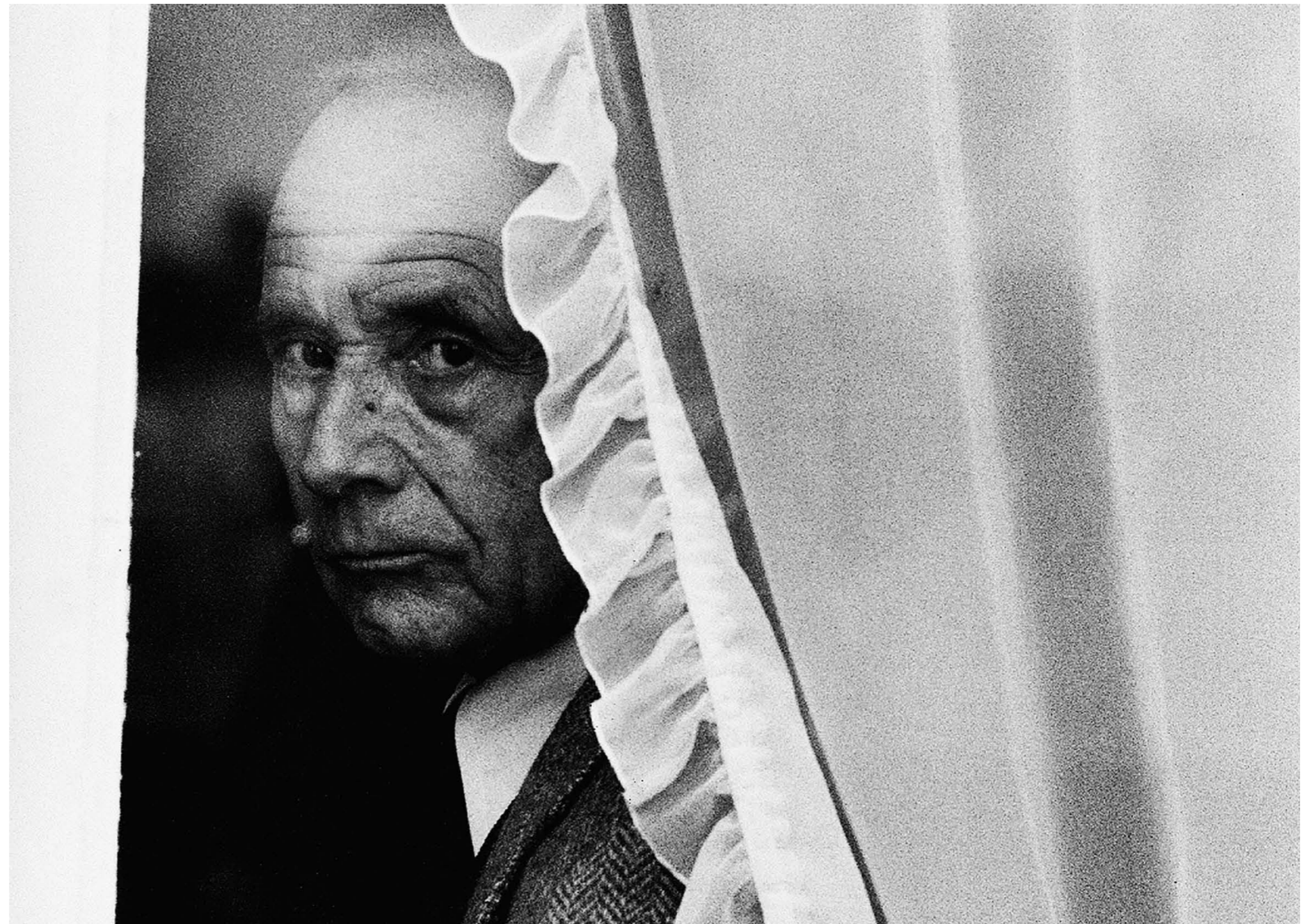
Cette écriture en même temps désorientait et créait une sorte de suspense : elle accrochait l'attention alors avide de l'étonnement dont elle était soulevée et qui la portait comme sur la crête d'une déferlante, et la révélation que délivrait chaque phrase n'engendrait qu'une attente plus pressante des révélations que délivreraient les suivantes.

Des premières pages de Julien Gracq que j'ai lues jusqu'aux dernières, le même phénomène s'est reproduit avec une constance presque énigmatique. C'est là, bien sûr, le propre du style d'un grand écrivain dont le regard, la sensibilité, l'énergie et le rythme indicibles parviennent à s'imprimer dans le langage commun, le modelant et le

faisant retentir d'une façon unique. La même sensation est donnée par Marcel Proust, Jean Genet, Charles Péguy, Céline ou Saint-John Perse, pour prendre des exemples éclectiques et très loin de Julien Gracq. La langue de ce dernier est toutefois la seule à m'impressionner à ce point pour elle-même. Elle est d'autant plus frappante que son grain est plus

constitutif, plus fondu dans une chair, plus dépendant de l'acuité d'un regard et des exigences d'un désir

Je ne le constate pas sans curiosité dans la mesure où l'univers et la sensibilité même de Julien Gracq me sont sans doute assez étrangers. Il arpente un canton de l'imaginaire où je n'ai pas



© Roland Allard / VU



© ADP

« *L'âme vraiment seule marche toujours en avant d'elle-même.* »

JEAN MAMBRINO  
Le Mot de passe, éd. Corti

► accès ni n'éprouve non plus, je dois dire, l'envie de le suivre. L'attente, qui constitue le ressort de ses romans, le sentiment d'immanence qui en découle et insuffle dans la substance du monde et de chacun de ses instants une sorte de grâce suffisante, sont des expériences que je partage, et j'aime à le voir les déplier indéfiniment, mais je suis réfractaire à la distance aristocratique, assez collet

monté, qu'il s'impose et communique à ses personnages, à cette raideur bourrue et, disons, militaire, au climat anglo-saxon où il évolue, au tempérament nordique auquel va sa prédilection.

Les fantasmagories où il incline à noyer ses héros sur le long et difficile chemin qui les conduit vers la femme me semblent également emprunter à une esthétique préraphaélite, symboliste ou surréaliste, un peu datée et qui n'a en tout cas pas sur moi, à mon grand dam, les vertus qu'il a sur eux. Il me faut avouer enfin que l'infatigable randonneur, le savoureux flaireur d'atmosphères, l'insatiable amateur de paysages, le visiteur scrupuleux de Rome, de Nantes, balaye la figure humaine de son champ visuel avec une désinvolture qui finit par me glacer. Sans doute est-ce à ce prix que ses visions traversent les apparences et deviennent à proprement parler fantastiques, donnant à voir le flegme indifférent du monde et la pathétique réalité des constructions humaines vouées au sort de coquilles vides. Car on visite la Terre, chez Julien Gracq, après que l'humanité s'est éteinte, laissant des bourgs en déshérence, des cités englouties, des villes évacuées comme la Brème de Nosferatu frappée par la peste et où errent seuls de rares souffles, avec parfois une convulsion qu'on croit due au passage d'un fantôme.

Dans ce choix insistant de la désolation, il faut peut-être voir une sensibilité marquée par la vue des villes détruites sous les bombardements pendant la guerre, ou hantée par le possible anéantissement que l'humanité est désormais, au XX<sup>e</sup> siècle, en mesure de s'infliger, mais on ne peut manquer d'y ressentir aussi tout de même un penchant misanthrope, le rejet hautain ou, qui sait, vindicatif, des autres. Le jugement que Julien Gracq ne se cache pas de porter sur ses contemporains conforte cette impression et, en conformité avec sa façon péremptoire d'ignorer tout ce qui s'écarte de ses choix critiques ou esthétiques, avec cette provocante incuriosité pour tout ce qui sort des limites de son appréhension, donne de lui l'image d'un être rigide, drapé dans un isolement superbe, occupé du seul dialogue qui puisse compter pour lui : celui qui lui impose le monde comme le seul interlocuteur digne de son envergure.

Assurément, ces réserves sont injustes et ne dénoncent que mes limites. Elles n'entament d'ailleurs en rien l'admiration que ne laisse pas de m'inspirer l'œuvre de Gracq. Elles concernent même des traits à ce point caractéristiques de sa démarche que sans eux il ne serait pas lui-même ni ne m'offrirait ce que je préfère en lui. Comme cela se produit avec les personnes que l'on aime, ce en quoi il m'irrite et que je serais tenté de prendre pour des défauts est attaché indissolublement à l'originalité qui me séduit. [...]

Il va sans dire qu'à mes yeux l'œuvre de Julien Gracq est un des sommets de la Littérature. Un pic isolé et d'un profil caractéristique, une sorte de mont Ventoux dressé dans la plaine, à l'écart des massifs préalpains et alpins. Par leur commune exploitation de la langue parlée, l'un dans le registre de la conversation mondaine, l'autre dans celui de la logorrhée populaire, Proust et Céline me paraissent plus proches ou du moins plus symétriques l'un de l'autre que Gracq ne l'est de l'un ou de l'autre. Il est bien le seul à mettre en avant l'écriture, à parcourir et interroger inlassablement les formes de l'étendue, les matériaux et les parures de la Terre, le vide qui les sépare, et à en extirper du sensible. Tandis que le Nouveau Roman faisait de la description un genre, il a porté celle-ci à un niveau d'excellence jamais atteint, parce que le

regard, chez lui, n'est pas une technique ni ne se limite à l'œil mais est affaire de tous les sens, de tout l'être et de son désir.

J'ignore en quoi la lecture des œuvres de Julien Gracq a orienté mes conceptions, mes goûts, mes appétences en matière d'écriture et de littérature. Peut-être n'a-t-elle qu'avivé des dispositions qui m'étaient inhérentes. A coup sûr, en tout cas, je me suis nourri des leçons de son art pour forger mes outils. Parmi les auteurs des générations suivantes que je connais, je n'en vois pas non plus chez qui puisse frapper une filiation directe avec lui, et c'est tant mieux : il serait vain et absurde de vouloir le poursuivre.

Ses dispositions et sa langue sont à ce point distinctes qu'on peut douter même qu'elles puissent infiltrer jamais d'autres sensibilités et s'y renouveler. Mais il est clair qu'en raison de cette singularité on n'a pas encore tout à fait repéré à quoi il a porté la littérature, ni entrevu les possibles qu'il ouvre à l'écriture ni dégagé ce dont il a rendu la matière verbale capable. On devrait s'apercevoir bientôt que sa posture originale offre à la littérature une direction qu'il n'est pas au pouvoir de ses courants actuels de lui faire prendre mais qui en sera reconnue comme la vallée authentique, immémoriale. Cette direction me semble celle d'une plus stricte

observance de l'écriture proprement dite, médiation d'un autre ordre que le langage, d'une autre vocation que la narration ou la communication, matière propre à incarner l'idiome de chacun, sa langue muette comme celle du minéral et des fleurs, telle qu'elle ne franchit jamais les lèvres.

(Dernier livre paru : *Paysage d'Eros*, Gallimard, 2004.)

## Alain Nadaud

Tunis, le 8 août 1997

Bizarrement, c'est Ernst Jünger que j'ai lu en premier, et ce livre extraordinaire, au titre si évocateur - une pure vision qui, à elle seule, et sur le moment, m'aurait presque donné envie d'écrire le roman qui, dans mon imagination, semblait devoir lui correspondre : *Sur les falaises de marbre*. Quand, ensuite, et tout à ma fascination pour ce livre, j'ai su qu'un autre écrivain, nommé Julien Gracq, et que je ne connaissais pas alors, avait raté son train et était resté sur le quai d'une gare jusqu'à ce qu'il l'eût fini, j'ai aussitôt acheté son roman *Le Rivage des Syrtes*, au titre lui aussi tellement singulier, et je n'ai pas été déçu. J'aime cette façon particulière qu'ont les livres de se transmettre ainsi, par affinité, sur la foi d'un titre, par la seule magie d'une alliance de mots et de sonorités, d'où il résulte qu'on est sûr de ne pas se tromper sur le contenu, que le roman est exactement à la hauteur de l'enjeu.

Il serait dommage que son œuvre soit occultée par le coup d'éclat en quoi a consisté son refus du prix Goncourt, avec *La Littérature à l'estomac* pour complément, seuls susceptibles de retenir l'attention des médias. Je respecte la force de caractère qu'il faut pour se tenir à distance comme il l'a fait. De ce point de vue, et avec d'autres, son silence obstiné nous a servi de repère au cœur du battage télévisuel qui commençait à faire ses premiers ravages; il nous a incités à nous tenir sur nos gardes. Face aux tentations de la gloire immédiate par le biais d'une médiatisation forcenée, ce silence suggérerait que la fragilité de l'œuvre exige qu'on se mette tout entier à son service... De Julien Gracq, et à part *Le Rivage des Syrtes* que j'ai évoqué, il y a un livre que j'admire par-dessus tout, pour lequel j'échangerais tout le reste. En fait, il s'agit plutôt d'un fragment : *La Route*, qui se trouve dans le recueil intitulé *La Presqu'île*. Ce texte fait partie des quelques œuvres que, dans cette mythologie personnelle et fantasmagique que se forge chaque écrivain, je suis jaloux de ne pas avoir écrites.

Le nom d'un écrivain contemporain me vient immédiatement à l'esprit à propos de l'influence de Julien Gracq : Jacques Abeille et *Les Jardins statuaires* (éditions Flammarion), livre magnifique et surprenant - et puis vous avez remarqué la configuration du titre ? Quant à son influence sur moi, je l'ignore, et ça ne m'intéresse pas beaucoup de m'interroger là-dessus. En tout cas, je suis plus ludique, moins massif. Ce qui, justement, ne m'empêche pas d'y adresser ici ou là un clin d'œil, par exemple dans *Auguste fulminant*, quand j'évoque le vaisseau d'Enée, à l'approche de Carthage, poussé par la tempête vers les hauts-fonds du rivage des Syrtes...D'ailleurs pas si loin de là où je vous écris...

(Dernier livre paru : *Si Dieu existe*, Albin Michel, 2007.)

► C'est devant soi œuvre et nom de poète. Il y a des auteurs qui vous accompagnent. D'autres sont des chocs parfois définitifs, des aiguillages, mais on n'y revient pas. Ceux-ci imposent leur présence lente, obstinée. Livres qu'on emporte quand on change pour un temps de maison et qu'on n'en choisit que quelques-uns. Des livres dont on dirait, parce qu'on change soi, qu'eux aussi ils continuent de mûrir entre-temps. Ce ne sont pas des banalités à dire : à mesure qu'on spécifie, se rétrécit la liste des noms. Cette poignée de livres, maintenant complétés après les deux blocs épais du Pléiade, je n'ai jamais su vraiment où les mettre dans la bibliothèque. C'est des détails, mais je m'aperçois qu'en face de moi, parmi les autres qui couvrent les murs, ils sont les seuls à avoir été rangés horizontalement. œuvre où les titres s'empilent pan sur pan, plus solide à l'horizontale parce qu'inconsciemment c'est l'image qu'on en a, une œuvre d'assise : empilés, les Corti, chronologiquement. A côté il y a Kafka, en allemand et français, et de l'autre des livres en anglais, Lowry, Carver, Faulkner. En dessous c'est seulement Littré. Gracq je l'ai mis là. A part. Hors langue.

Livres qui vous accompagnent, c'est d'abord énoncer ce besoin d'y revenir, de reprendre. La dernière passe, c'était avant l'été. Ça a dû commencer par reprendre *La Presqu'île*, et de là passer aux *Eaux étroites*, et puis repartir dans... et vivre encore une fois cinq semaines dans le compagnonnage unique. Compagnonnage, cela définirait encore une autre singularité, qui sans doute le choquerait, lui, dans la solitude depuis quoi il nous parle : lisant, l'impression que l'œuvre écoute. Que l'œuvre attend notre réponse intérieure pour entamer la phrase suivante. Je crois que c'est ainsi que je définirais la plus haute rareté de cette œuvre : ce minuscule secret qu'on cherche à entendre chez chaque auteur qui compte.

Pourtant, Gracq m'a souvent et beaucoup mis en colère. Je n'aime pas, nulle part, ce qu'il dit de Proust. Comme une jalousie nécessaire, un besoin de tirer la bande pour s'éloigner, trouver sa marque, presque comme en régate. Je n'aime pas ce qu'il dit du roman pour prendre, lui, distance. Je n'aime pas

## LIVRES À PART

### PAR FRANÇOIS BON

#### 14 SEPTEMBRE 1997



Portrait de Gracq par José Corti

ses *italiques*. Je n'aime pas son texte sur Saint-John Perse, pourtant lui aussi « d'Atlantique ». Mais ces colères sont pourtant, chaque fois, un renouvellement de lecture. On n'est pas d'accord avec lui, mais il nous a emmené à un endroit très précis, une vue sur la langue, où on n'était pas allé. Je relis rarement les récits, parce que le rituel qui y ramène est plus grave. Mais les *Lettrines* et l'immense *En lisant en écrivant*, ils sont constamment rouverts. Pas abîmés pourtant, puisque tellement de fois on les a offerts, prêtés sans reprendre, rachetés n'importe où en France au passage chez un ami libraire.

A Gracq on doit de nous remettre dans les bonnes ornières. Les ornières difficiles, ce dont la raison ne nous débarrasse pas. Relire Lautréamont, reprendre une nouvelle fois *La Chartreuse de Parme* ou Jules Verne, parce qu'on aimait avant Gracq, lui nous y ramène et nous y renforce. Je crois que Gracq m'a pris si entier, depuis si longtemps, parce que depuis bien plus tôt j'étais lecteur d'un seul écrivain, Balzac. Je crois que la singularité du rapport que j'ai à Gracq, c'est d'y avoir trouvé le seul qui, même dans *Les Eaux étroites*, même dans le si mystérieux *Cophétua*, nous restitue en plein dans notre siècle le mystère le plus aigu de Balzac et Nerval : livres qui font se perdre dans l'immédiat réel. La lecture de Béatrix par Gracq m'a permis d'attendre l'écriture en un temps où les repères qui m'aidaient ne pouvaient en aucun cas être partagés, même avec les amis les plus proches et solides (Bergounioux, liras-tu Balzac un jour ?). L'auteur qu'on aime est un guide, par la confiance qu'on y prend. On relit, et, dans l'impasse où on est, quelque chose obscurément se dénoue. La novation et le chamboulement que c'est de parler *littérature* comme de l'intérieur, il n'y a pas à le commenter, mais je n'ai nulle part encore vu écrit comme nous le pouvions, de notre côté, le ressentir aussi fondamental.

Le mystère des très grands, où Gracq fut initié, c'est cette communion enfin de la fiction et de la terre. Qu'une terre ne peut plus être traversée qu'autant qu'elle a été écrite. C'est le cas pour Rabelais, Balzac, Nerval, et très peu. Quand on passe sur l'autoroute, entre Angers et Nantes, près d'où on sait, de l'autre côté du fleuve qu'on ne franchit pas,

par discrétion (dans chaque université étrangère pourtant inmanquablement on en trouve, de ces fidèles qui ont franchi le fleuve, sont entrés à l'épicerie ou à la boulangerie pour vérifier que c'était vrai), on sait que là sont les eaux étroites, et que le livre est une surface du monde. Guérande est une presqu'île plus publique. Là on ose. On va dans les petites gares. On s'arrête à une terrasse. On voudrait savoir quels étaient la marque et le type de la voiture (Pléiade dit Deux-Chevaux Citroën, parce qu'il est dit que la voiture lève le derrière quand on la gare : mais ça c'était toutes les voitures, sur nos bas-côtés de routes de campagne). En arpentant la presqu'île réelle, c'est un art énigmatique de la phrase qu'on voudrait comprendre. Et c'est aussi cette forêt bretonne où on voudrait un jour aller, verte dans une faille de roches. Ou bien en marchant sur les grands Causses. Les mots *île de Ré* comme ils changent, si c'est dans *Lettrines* qu'on les trouve. Ou bien dans un train, et on a le front collé aux vitres, un jour qu'on traverse les Ardennes.

Un livre a pour titre un hémistiche de Baudelaire. Il désigne ce que Baudelaire a entrevu, ce qui change dans les villes, mais que notre vision superpose parce que, dans notre machine mentale, rien n'a changé. C'est un livre trompeur parce que, la première fois qu'on le lit, qu'on est de l'ouest et des villages, qu'on a été interne en lycée, on le lit uniquement dans l'idée que vous est révélé votre propre univers. A la seconde lecture seulement, l'impression de pyramide cela, qui ici s'écrit, n'avait jamais été introduit dans la langue. La nouveauté de ce livre nous en sépare. Il faut longtemps pour accommoder. Maintenant, peu à peu, lui aussi entre comme *Cophétua* dans le compagnonnage : ce livre est une telle novation de forme, une telle radicalité dans l'épousaille du réel et du temps, que le temps n'est pas prêt à le recevoir. On en veut moins au mépris de l'époque pour ce qui lui est donné de meilleur : *La Forme d'une ville* est un livre pour demain seulement.

Vient à nous pourtant cette longue marche du temps, la guerre deux fois traversée, l'homme à pied dans la guerre et la boue, comme l'alter ego (encore je suppose qu'ils ne se sont jamais rencontrés ni parlé), l'autre géant de nos

actuels tordeurs de mots, le Perpignanais qui lui est contemporain, Claude Simon combien sommes-nous à désormais les mettre ensemble et si près, au moins dans la dette, et quand bien même cela ne leur plairait pas ? Et c'est l'homme à pied traversant les bombardements, et les villes détruites qui sont encore les nôtres, Nantes ou Caen. A nous ne fut pas donnée cette proximité de l'histoire en renverse, qu'ils nous enseignent du dedans et c'est leçon violente, nécessaire (eux deux ensemble sans se croiser, aux mêmes temps, dans des Flandres par eux éternelles). C'est l'homme toujours à pied marchant dans la forêt vers son définitif balcon, unique et singulier balcon dans la grande littérature française.

Le seul mot qui me vienne, et qui me semble assez solide pour enfermer tout ça, c'est celui-ci : respect. A vous, Julien Gracq, respect.

(Dernier livre paru : *Bob Dylan : une biographie*, Albin Michel, 2007.)

## UNE BIBLIOGRAPHIE

I. Toute l'œuvre de Julien Gracq est disponible chez son éditeur José Corti. Les œuvres complètes ont été réunies en deux volumes dans la « Bibliothèque de la Pléiade », sous la direction de Bernhild Boir, professeur à l'université de Tours. Les références de pagination contenues dans ce dossier renvoient à cette dernière édition.

II. L'œuvre gracquienne a suscité une abondante littérature critique. Nous ne donnons ici qu'une bibliographie très sélective, en excluant volontairement les ouvrages trop universitaires.

- **Coelho Alain** : *Julien Gracq, appareillage*, éd. Joseph K., 1997. Une fine approche des textes, suivie d'un entretien. Déjà partiellement publié dans l'excellent numéro de la revue 303 en 1986.
- **Boyer Alain-Michel** : *Julien Gracq, Bretagne et Loire*, éd. Edisud, (collection « Les Chemins de l'œuvre »), 1989. Un bel album sur les lieux de Julien Gracq, enrichi d'une abondante iconographie.
- **Borgal Clément** : *Julien Gracq, l'écrivain et ses sortilèges*, éd. PUF, 1993. Dernière grande étude parue, originale et passionnante.
- **Murat Michel** : *Julien Gracq*, éd. Belfond. (collection « Les Dossiers »), 1991. Une approche critique très chaleureuse, par un universitaire déjà auteur d'une thèse sur *Le Rivage des Syrtes*, parue chez Corti en 1983.
- **Le Guillou Philippe** : *Julien Gracq, fragment d'un visage scriptural*, éd. La Table Ronde, 1991. *Le déjeuner des bords de Loire*, éd. Mercure de France, 2002. Folio 2007.
- **Haddad Hubert** : *Julien Gracq, la forme d'une vie*, éd. Zulma, 2004. Deux textes d'écrivains. Bien que le second soit un peu daté, ces « exercices d'admiration » par deux « enfants de Gracq » sont de belle qualité.
- **Leutrat Jean-Louis** : *Julien Gracq*, éd. du Seuil. 1991. Dans l'excellente collection « Les Contemporains ». La meilleure introduction publiée à ce jour à l'œuvre de Gracq, claire, vivante, illustrée d'intéressantes photos.
- **Guillot Yves, Poitevin Jean-Louis** : *Julien Gracq*, éd. Marval, 1990. Un photographe et un poète proposent une approche résolument contemporaine de l'univers gracquien. Un peu hermétique, mais stimulant.

*Le Cahier de l'Herne* paru en 1972, puis en Livre de poche « Biblio essais » en 1987, est réédité chez Fayard en novembre 1997.

- *Qui vive ? Autour de Julien Gracq*, éd. José Corti, 1989 : Très bel hommage rendu par une trentaine d'écrivains contemporains à un maître. Parmi eux, **Blanchot, Deguy, Hardellet, Modiano, Perros, Mandiargues**, etc. Augmenté d'un lexique des mots-clés de Gracq. Et bien sûr, les délicieux *Souvenirs désordonnés* de **José Corti**, édités par lui-même en 1983.
- **Carrière Jean** : *Julien Gracq ou les reflets du rivage*, éditions du Relié, 2002. Réédition d'un remarquable entretien avec l'auteur, repris dans le tome II de La Pléiade.

*Le Colloque international Julien Gracq*, Presses de l'Université d'Angers, 1981.

- La présence de Gracq au programme de l'Agrégation suscite une activité éditoriale considérable. On retiendra entre autres de : Bernard Vouilloux : *J. Gracq, La littérature habitable*, éd. Hermann, 2007.
- Alain-Michel Boyer : *J. Gracq, Paysages et mémoires*, éd. Cécile Default, 2007.
- La revue 303 publie fin 2006, sous la direction de Jacques Boislevé un somptueux numéro d'hommage. Magnifique et indispensable.

### III. GRACQ À L'ÉCRAN.

- *Julien Gracq, la chanson du guetteur*, réalisé par **Michel Mitrani**, pour la série « Un siècle d'écrivains » (FR3, 1995). Un très beau film, où, à défaut de voir Gracq, on entend sa voix tout au long du film.
- L'œuvre de Gracq étant tout sauf platement narrative, on la suppose difficilement adaptable à l'écran. Quatre cinéastes s'y sont pourtant risqués, avec beaucoup de bonheur.
- La Presqu'île*, de **Georges Luneau**, 1986.
- Un balcon en forêt*, de **Michel Mitrani**, 1978.
- Rendez-vous à Bray*, de **André Delvaux**, 1971. Belle adaptation du Roi Cophétua.
- Un beau ténébreux*, de **Jean-Christophe Averty**, 1971. Réalisé pour l'ORTF.

### IV. GRACQ À ÉCOUTER

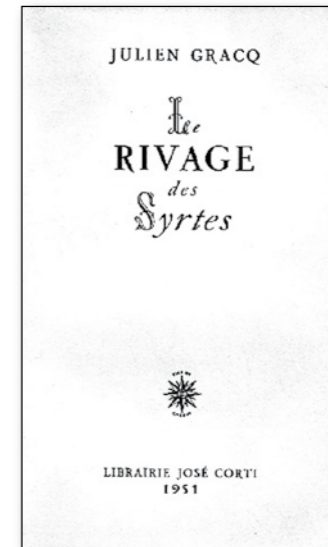
- Œuvres, lu par l'auteur (deux CD), *La bibliothèque des voix*, éd. Des Femmes.
- *Les préférences de Julien Gracq*, Entretiens avec Jean Paget et Jean Daive (CD), *Les grandes heures*, éd. INA Radio France, 2006.

# ...QUELQUE CHOSE QUI REVIENT, QUI VA DE SOI ET QUI NE MEURT PAS

PAR PIERRE MICHON

23 SEPTEMBRE 1997

► Je me souviens parfaitement de ma première lecture de Gracq, et des circonstances qui l'ont immédiatement précédée. Les sont tout à fait révélatrices du climat d'une époque (c'était à l'extrême début des années soixante), de l'air du temps avec ses impostures ponctuelles, mais aussi, Dieu merci, du triomphe des grands textes sur l'air du temps. J'étais en première ou philo au lycée de Guéret, et mon mentor était un étudiant en lettres dont je suivais aveuglement les conseils; or ce brave garçon s'était mis dans la tête de me faire lire la totalité des livres jusque-là publiés de Robbe-Grillet. C'était un insupportable pensum. Le jour enfin où j'osai le lui avouer, mon mentor excédé (d'autant plus excédé que j'ai le sentiment que Robbe-Grillet le barbaît en secret, lui aussi) me mit entre les mains trois livres miraculeux : *La Route des Flandres*, *En attendant Godot* et *Le Rivage des Syrtes*. Je sortis de chez lui ce jour là en ayant sans le savoir au bout de mon bras tout le poids de la littérature de langue française de la seconde moitié du siècle - le sel de la terre ne pèse pas très lourd dans un cartable. Le cartable ouvert, je ne fus pas long à sentir que je tenais le sel de la terre. Ces trois livres si différents ont fait mon goût, et je me dis parfois que c'est à leur aune que je mesure tout ce que je lis. J'avais là avec Claude Simon tous les apports de la haute technicité anglo-saxonne; avec Beckett la modernité la plus impétueuse, mais la mieux maîtrisée; avec Gracq, la grande prose française, mais décapée, concentrée dans sa pointe. Avec ces trois là, les trois chemins cardinaux étaient devant moi, je n'avais plus qu'à m'engouffrer dans la triple porte qui va respectivement à Faulkner, à Joyce et à Proust. Aujourd'hui encore, j'ai du mal à dissocier Gracq de ces deux acolytes, si loin de lui pourtant, qu'il côtoya dans mon cartable.



Sur sa place dans le siècle, je ne relèverai que le trait le plus évident. Comme beaucoup des meilleurs de l'entre-deux-guerres et au-delà, il est de ceux qui ont réussi une sortie hors du surréalisme - qui l'ont dénié - comme Artaud, Aragon, Bataille. Mais Gracq a ceci de particulier qu'il a réussi sa sortie de l'intérieur, si l'on peut dire, sans rompre de front avec le despote, l'ombrageux, l'admirable et ridicule Breton - le lion, peut-être *le lion châtré*, comme l'appelait Bataille. Si Bataille est le loup, Artaud le coyote et Aragon le chien méchant,

Gracq est le renard. Il met dans sa prose le collet monté de Breton, mais avec distance, avec bienveillance, à peine avec lassitude, à peine avec ironie - peut-être qu'il remet Breton sur ses pieds, comme Marx disait le faire de Hegel. Et, au-delà de l'admiration sans réserve que je lui porte, c'est ce côté rusé, patient, clément mais implacable, casuiste de haut vol, qui emporte ma sympathie quand je le lis. Car Gracq fait partie du très petit nombre d'auteurs dont le déroulement de la pensée, la dynamique de la prose, gagnent à la foi mon respect et une sorte d'affection ulieuse. C'est l'affection un peu craintive aussi qu'on a pour Ulysse, celui du cheval de Troie. Il rompt pour mieux vaincre.

Un après-Gracq ? Bien sûr, et massif et omniprésent, mais diffus. Je ne lui connais pas d'épigones notables - tout juste des suceurs de roue. Mais, comme toujours les plus grands (c'est d'ailleurs à cela qu'on reconnaît les plus grands), il est pillé, et il est juste qu'il le soit. Parmi les plus belles proses de nos générations, il n'y en a aucune qui, à un moment ou un autre, ne se souvienne de la sienne. Ça et là une phrase de Gracq, une façon de Gracq, un emploi adjectif apparaît dans de multiples textes qui ne sont pas de sa main - parfois parce que nous le voulons, et d'autres fois à notre insu, car Gracq est en nous. De ce plagiat généralisé, je peux prendre un exemple que je connais bien, puisque c'est dans un de mes livres. Je parle dans *Vies minuscules* d'un enfant demeuré de l'arrière-campagne, « tout pétri du sommeil rural dont son lieu-dit dormait » - eh bien, je le confesse, c'est un emprunt tout à fait prémédité à une page de *Lettrines* sur Rimbaud, plus précisément à propos du lieu-dit Roche et autres trous perdus des Ardennes, dont Gracq écrit qu'ils sont ensevelis dans un « sommeil rural épais ». J'ai la faiblesse - ou l'hypocrisie - de me dire que de tels vols sont des hommages. Ce qu'ils dérobent devient dans la perspective comme un fait de nature, comme une chose, comme une pierre - quelque chose qui revient, qui va de soi et qui ne meurt pas.

(Dernier livre paru : *Le roi vient quand il veut : propos sur la littérature*, Albin Michel, 2007.)



© Lucien Lorelle

*Dans ces lieux que pour mon souvenir emplit encore notre tapage, il n'y a plus ni bruit ni jeux, et mon oreille s'en étonne. Ce sont les adolescents dont les cyclomoteurs aujourd'hui pétaradent dans les rues ; le travail alors éteignait leur bruit de bonne heure : à quatorze ans de petits hommes déjà, fanés et grisâtres, brutalement débranchés de l'enfance par la sortie de l'école comme par un court-circuit. Mais peut-être, pour ces bruits dont l'absence me surprend et me déroute, n'ai-je plus l'oreille qu'il faudrait, peut-être ne sais-je plus les retrouver où ils se cachent – et sans doute, il y a un demi-siècle, les hommes d'âge, comme on dit, ne percevaient-ils pas davantage le bruit menu que nous faisons, et qui nous semblait un tintamarre. Les années referment derrière nous des portes : avec le monde de nos commencements, qui se recrée derrière nous, sans nous, non seulement toute communication nous est interdite, mais la perception même nous en est retirée : le mécanisme par lequel l'enfance détecte l'enfance et la rejoint n'est guère moins secret et mystérieux que celui qui rassemble pour les noces les espèces rares de papillons.*

Lettrine 2 (II, 344)

*« Il n'y a pas de raisons qu'un auteur ait à ajouter à ce qu'il publie, et qui devrait être autosuffisant. La bonne règle... serait plutôt que l'auteur - en tant qu'auteur - se résorbe dans ce qu'il a fait. »*

Entretiens avec J. Carrière II, 1259

## REMERCIEMENTS

*À monsieur Julien Gracq, pour l'accueil qu'il nous a réservé, et l'intérêt qu'il a accordé à notre projet.*

*À monsieur Bertrand Fillaudeau, directeur des éditions José Corti, pour ses encouragements et les documents qu'il nous a fournis.*

*Au Centre National du Livre.*

*Aux éditions P.O.L et à Thierry Fourreau pour leur aide technique.*

*Aux écrivains qui ont répondu à notre demande : Pierre Bergounioux, François Bon, Michel Chaillou, Patrick Drevet, Pierre Michon, Richard Millet, Alain Nadaud, Jean d'Ormesson, Robert Sabatier, Philippe Sollers, Michel Tournier.*

*À Christine.*

*Ce dossier a été réalisé durant l'été 1997, par Alain Girard-Daudon sur une maquette de Thierry Fourreau. Seconde édition réalisée en Janvier 2008 par Lionel Shili.*

**ANTIPODES**

8, rue Robert Schuman 95880 Enghien  
Tél. : 01 34 12 05 00 - Fax : 01 34 17 69 26  
auxntipodes@free.fr

**L'ARBOUSIER**

1, avenue Abdon Martin 04700 Oraison  
Tél. / Fax : 04 92 78 61 08  
librairiearbusier@tiscali.fr

**L'ASTRÉE**

69, rue de Lévis 75017 Paris  
Tél. / Fax : 01 46 22 12 21  
lastree@free.fr  
www.lastree.com

**ATOUT-LIVRE**

203, bis avenue Daumesnil 75012 Paris  
Tél. : 01 43 43 82 27 - Fax : 01 43 43 82 73  
info@atoutlivre.com  
www.atoutlivre.com

**LE BRUIT DES MOTS**

11, place du Marché 77100 Meaux  
Tél. : 01 60 32 07 33 - Fax : 01 60 32 07 34  
bruit.des.mots@wanadoo.fr

**LE CADRAN LUNAIRE**

27, rue Franche 71000 Mâcon  
Tél. : 03 85 38 85 27 - Fax : 03 85 40 92 16  
cadrans.lunaire@wanadoo.fr

**COMME UN ROMAN**

39, rue de Bretagne 75003 Paris  
Tél. : 01 42 77 56 20 - Fax : 01 42 77 56 20  
commeunroman@wanadoo.fr  
www.comme-un-roman.com

**LIBRAIRIE DES CORDELIERS**

13, côte des Cordeliers 26 100 Romans-sur-Isère  
Tél. : 04 75 05 15 55 - Fax : 04 75 72 50 56  
libcordeliers@wanadoo.fr

**LE CYPRES**

17, rue du Pont Cizeau 58000 Nevers  
Tél. : 03 86 57 53 36 - Fax : 03 86 59 59 24  
le.cypres.nevers@wanadoo.fr

**L'ÉCHAPPÉE BELLE**

7, rue Gambetta 34200 Sète  
Tél. : 04 67 43 64 54 - Fax : 04 67 74 74 18  
lebechappeebelle@aol.com  
www.lechappeebelle.fr

**L'ÉCRITOIRE**

30, place Notre-Dame 21140 Semur-en-Auxois  
Tél. : 03 80 97 05 09 - Fax : 03 80 97 19 89  
librairie.ecritoire@wanadoo.fr  
www.ecritoire-semur.com

**LE GRAIN DES MOTS**

13, boulevard du Jeu de Paume 34000 Montpellier  
Tél. : 04 67 60 82 38 - Fax : 04 67 60 82 91  
info@legraindesmots.com

**GWALARN**

15, rue des Chapeliers 22300 Lannion  
Tél. : 02 96 37 40 53 - Fax : 02 96 46 56 76  
librairie.gwalarn@wanadoo.fr

**LA LIBRAIRIE...**

12, rue Chaperonnière 49000 Angers  
Tél. : 02 41 87 43 43 - Fax : 02 41 87 47 70  
sarllibrairie@wanadoo.fr

**LA LIBRAIRIE**

Musée du Pilori, Place du Pilori 79000 Niort  
Tél. : 05 49 04 05 03 - Fax : 05 49 17 18 80  
www.lalibrairieniert.com / contact@lalibrairieniert.com

**LE LIVRE PHARE**

8, rue Dumont D'Urville 29900 Concarneau  
Tél. : 02 98 50 68 11  
livrephare@wanadoo.fr

**LIVRE AUX TRÉSORS**

4, rue Sébastien Laruelle 4000 Liège  
Belgique  
Tél. : +32 04 250 38 46 - Fax : +32 04 250 38 46  
livreauxtresors@skynet.be

**LUCIOLES**

13-15, place du Palais 38200 Vienne  
Tél. : 04 74 85 53 08 - Fax : 04 74 85 27 52  
lucioles@free.fr  
www.librairie.lucioles.com

**LUNE ET L'AUTRE**

19, rue Pierre Bérard 42000 Saint-Étienne  
Tél. / Fax : 04 77 32 58 49  
Lune-et-l-autre@homail.fr

**LA MANŒUVRE**

58, rue de la Roquette 75011 Paris  
Tél. : 01 47 00 79 70 - Fax : 01 47 00 77 55  
La\_manoeuvre@yahoo.fr  
info@lamanoeuvre.com

**MAUPÉTIT**

142-144, La Canebière 13001 Marseille  
Tél. : 04 91 36 50 50 - Fax : 04 91 36 50 79  
maupetit@actes-sud.fr

**LE MERLE MOQUEUR**

51, rue de Bagnolet 75020 Paris  
Tél. : 01 40 09 08 80 - Fax : 01 40 09 86 60  
mailing@lemerlemoqueur.fr  
www.lemerlemoqueur.fr

**M'LIRE**

3, rue de la Paix 53000 Laval  
Tél. : 02 43 53 04 00 - Fax : 02 43 53 23 52  
mlire@wanadoo.fr

**MOTS ET IMAGES**

10, rue Saint-Yves 22200 Guingamp  
Tél. : 02 96 40 08 26 - Fax : 02 96 40 08 27  
mots-et-images@wanadoo.fr

**NORDEST**

34, bis rue de Dunkerque 750010 Paris  
Tél. / Fax : 01 48 74 45 59  
lib.nordest@wanadoo.fr

**OBLIQUES**

68, rue Joubert 89000 Auxerre  
Tél. : 03 86 51 39 29 - Fax : 03 86 52 11 83  
librairie.oblique@wanadoo.fr

**PASSAGES**

11, rue de Brest 69002 Lyon  
Tél. : 04 72 56 34 84 - Fax : 04 72 56 34 85  
librairie.passages@orange.fr

**POINT-VIRGULE**

1, rue Lelièvre 5000 Namur  
Belgique  
Tél. : +32 081 22 79 37 - Fax : +32 081 22 79 37  
info@librairiepointvirgule.be

**AU POIVRE D'ÂNE**

9, place de l'Hôtel de Ville 04100 Manosque  
Tél. : 04 92 72 45 08 - Fax : 04 92 72 40 03  
librairiepoivredane@wanadoo.fr

**AU POIVRE D'ÂNE**

12, rue des Frères Blanchard 13600 La Ciotat  
Tél. : 04 42 71 96 93 - Fax : 04 42 73 19 68  
poivredanesurmer@orange.fr

**QUAI DES BRUMES**

120, Grand'Rue 67000 Strasbourg  
Tél. : 03 88 35 32 84 - Fax : 03 88 25 14 45  
quaidesbrumes@wanadoo.fr

**LA RÉSERVE**

81, avenue Jean Jaurès 78711 Mantes-la-Ville  
Tél. : 01 30 94 53 23 - Fax : 01 30 94 18 08  
librairie.lareserve@wanadoo.fr

**LA LIBRAIRIE DU RIVAGE**

82, Boulevard Aristide Briand 17200 Royan  
Tél. / Fax : 05 46 22 05 16  
librairie.rivage@wanadoo.fr  
www.librairie-du-rivage.fr

**LES SAISONS**

2, rue Saint Nicolas 17000 La Rochelle  
Tél. : 05 46 37 64 18 - Fax : 05 46 34 05 58  
www.lessaisons.fr  
librairie@lessaisons.fr

**LE SCRIBE**

115, faubourg Lacapelle 82000 Montauban  
Tél. : 05 63 63 01 83 - Fax : 05 63 91 20 08  
libscribe@aol.com  
www.lescribe.com

**LE SQUARE (L'UNIVERSITÉ)**

2, place du docteur Léon Martin 38000 Grenoble  
Tél. : 04 76 46 61 63 - Fax : 04 76 46 14 59  
libsquar@club-internet.fr  
www.librairielesquare.com

**VENT D'OUEST**

5, place du Bon Pasteur BP 31626  
44016 Nantes Cedex  
Tél. : 02 40 48 64 81 - Fax : 02 40 47 62 18  
librairie@ventdouest.org  
www.librairie-nantes.fr

**VENT D'OUEST AU LIEU UNIQUE**

2, rue de la Biscuiterie 44000 Nantes  
Tél. : 02 40 47 64 83 - Fax : 02 40 47 75 34  
ventdouestlu@hotmail.com

**VOIX AU CHAPITRE**

67, rue Jean Jaurès 44600 Saint-Nazaire  
Tél. : 02 40 01 95 70  
glambert3@club-internet.fr  
librairievoixauchapitre.com

  
GROUPEMENT DE LIBRAIRES  
www.initiales.org

**INITIALES**

51, RUE DE BAGNOLET / 75020 PARIS  
TÉL / FAX 01 40 09 08 75/76  
COURRIEL INFO@INITIALES.ORG  
WWW.INITIALES.ORG